

les mouvements plus rapides de la circulation et de son moteur essentiel, le cœur, tout cela nous oblige de comprendre que la modalité vitale doit nécessairement avoir une expression particulière, et que le vitalisme féminin diffère grandement du vitalisme masculin.

Pour être plus clair, disons familièrement que l'élément nerveux, prédominant chez la femme, l'assujettit à une manière d'agir, à un *modus vivendi* bien autre que celui que peut supporter et que doit subir, comme un joug, le sexe fort.

Cette première vérité est tellement incontestable, que si le tableau de la santé est insuffisant pour nous la faire admettre, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous offre la maladie chez la femme, pour se rendre à son évidence.

La maladie au lieu d'être franche, délimitée dans un organe, dans un coin quelconque comme chez l'homme, se manifeste presque toujours d'une manière bien obscure chez elle ; il y a retentissement partout, de là, confusion ; sympathie organique si générale, que la maladie principale est masquée, et l'œil du plus sage, bien souvent, ne peut détacher le point essentiel des choses secondaires, et mettre en relief la lésion primitive et réelle.

Oui, en santé ou malade, le rouage, le mécanisme de la vie, nous apparaît ici faisant contraste avec le nôtre, et nous force à établir une première disparité qui, avec celles qui vont suivre, va éloigner d'avantage ces deux types—l'homme et la femme—que l'utopiste veut confondre.

Les lignes qui précèdent ne s'appliquent qu'à la créature ordinaire ; pénétrons un peu plus avant dans notre sujet, ou plutôt élevons nos cœurs et contemplons un instant dans le rayonnement de son rôle divin la créature devenant femme.

Les physiologistes nous disent tous que les fonctions spéciales à la femme sont toutes physiologiques et ne constituent pas la maladie. Cette déclaration générale, unanime, devrait nous faire hésiter et nous empêcher d'aller plus loin. elle devrait nous convaincre de la fausseté, où tout au moins, de l'impuissance de notre théorie ; il est trop tard pour reculer, continuons.

Toute la vie de la femme est absorbée par le rôle prépondérant que la nature lui a prescrit, et auquel elle demeure assujettie,—esclave blanche résignée,—depuis les premières impressions fugitives de l'adolescence jusqu'à celles ineffaçables, bien souvent, de cet autre âge plus ou moins avancé, où elle cesse d'être elle-même. Il est impossible de déterminer les temps de repos réel, de calme naturel, dans toute cette longue période d'années. Si les premières manifestations qui font entrevoir à la jeune fille tout un monde de choses inconnues et la placent au seuil d'un temple nouveau, si les premières manifestations, dis-je, la débarrassent bien souvent de misères physiques dont elle souffrait